

LITTÉRATURE.

PHIL PURCEL, LE PORCHER.

(Suite.)

Un beau jour, Phil se déclara à faire une tournée en Angleterre, et pour la rendre plus productive, il résolut d'acheter un troupeau d'animaux que nous avons décrits.

Il les acheta aussi bon marché que possible, et partit avec l'intention de mesurer son habileté contre celle des gens du Yorkshire. Il emmenait de plus, dans un but que nous expliquerons plus tard, un petit cochon qu'il s'était donné beaucoup de peine à élever.

La traversée n'offrit rien de remarquable, si ce n'est que tout ce qu'il y avait d'êtres vivants à bord eut le mal de mer, excepté les cochons. Même pour eux, toutefois, le changement était désagréable, car être enfermés à fond de cale était une privation de liberté qui ne pouvait leur plaire, frais venus qu'ils étaient de leur colline natales. Mais cette perte de la liberté, qu'ils sentaient en patriotes, n'entraîna pas celle de l'appétit : la mort seule pouvait leur ravir ce dernier droit de cochon.

Arrivé à terre, Phil, prenant un air de simplicité stupide, les vendit le double de ce qu'ils valaient en Irlande à un marchand du Yorkshire, qui, à les voir dévorer, crut qu'ils étaient affamés et qu'il pourrait les engraisser très-vite. Voilà donc ses cochons installés dans une étable plus confortable que les chaumières des infortunés Irlandais, et abondamment pourvus d'une nourriture à faire envie au pauvre Paddy lui-même. Mais le lendemain matin, lorsque leur nouveau maître entra chez eux pour savoir comment ils avaient passé la nuit, les augees n'étaient pas seulement vides, l'étable l'était aussi. Il se grattait la tête en se demandant où ils avaient pu se fourrer, lorsqu'il entendit un tapage effroyable. Tout le pays était sous dessus dessous. Les cochons avaient sauté une palissade de quatre pieds de haut, comme de vrais chamois, et ils avaient passé la nuit à ravager la campagne. Les propriétaires furieux étaient à leur poursuite, et avaient lâché sur eux tous leurs chiens. Mais les drôles auraient défié le diable, au combat comme à la course; ils essouffèrent, ils culbutèrent bêtes et gens, et, après s'être signalés par mille exploits, ils se rassemblèrent et reprirent à toutes jambes, mais en bon ordre, le chemin de leur maison, dont ils franchirent les palissades avec une aisance incroyable.

Pendant que cette scène se passait, Phil s'était remis en route pour tâcher de se débarrasser du cochon qui lui restait; et voici comment il s'y prit. Un propriétaire était à parler un soir à des ouvriers, sur le bord de la route, lorsqu'il vit venir à lui un Irlandais tout déguillé, avec des brogues blanches de poussière, des bas sans pieds, des culottes rapiécées, un sac de toile en

bandoulières, une grosse chemise ouverte laissant voir un cou d'un jaune rouge tanné par le soleil, un chapeau à peu près de la couleur de ses souliers, et une corde de foin passée autour de la taille. Il tenait de la main gauche une autre corde en paille attachée à une des jambes de derrière d'un cochon qui allait devant lui, et dans la droite un gourdin dont il aidait sa marche, qui semblait fort pénible. Lorsqu'il fut à la hauteur du gentleman, il arrêta son cochon, qui instinctivement se mit à tondre l'herbe au bord de la route.

— Oh ! dit-il en s'essuyant le front avec le parement de sa manche, maudit cochon ! tu me tueras. Peut-être ben, Dieu bénisse Vot' Honneur, que vous voudrez m'acheter ce petit cochon que voilà. Je l'dounerons pour un morceau de pain, m'sieu, car tout ce que j'toulons, c'est d'm'en défaire. Tiens-toi donc, tu vois ben que j'sommes en conversation avec Son Honneur.

— Vous êtes Irlandais ? demanda le gentleman.

— Oui, m'esieu ; du Connaught, Vot' Honneur, et j'la vendrons bon marché, la créature. Tiens-toi donc, brigand !

— Je n'ai pas besoin de votre cochon, mon brave homme, répartit l'Anglais, sans avoir la curiosité de s'informer comment il se trouvait avoir à vendre une pareille marchandise.

— Vous en raffolerez en un rien de temps, m'sieu. Les eaux grasses de vot' cuisine en feront une vraie beauté ; avec ça vos domestiques n'auront plus besoin de balayer. Il ne laissera rien traîner par terre, n'avez pas d'crainte. J'vous laisserons la créature pour plus que sa valeur, m'sieu.

— Plus ! Vous voulez dire moins, je suppose, Paddy.

— Plus ou moins, ça c'est toujours un fameux marché.

— Mais je n'ai aucun besoin de cochons. J'en suis abondamment pourvu. Adressez-vous ailleurs.

— C'est pas à vous que j'voudrions mentir, m'sieu ; pour la propreté et pour la décence, la créature n'a pas sa pareille. Quand elle s'ra aux mains de vot' dame, si elle a autant de bonté dans la figure que le beau monsieur qu'est son mari ! Où faut-il que j'conduisions l'animal, Vot' Honneur ?

— Nulle part. Je n'ai pas de temps à perdre ; passez votre chemin.

— Merci, Vot' Honneur. C'est pas moi qui voudrais vous t'oir le bec dans l'eau pour une misère. J'vous le laissons pour ce que vous voudrez au-dessus d'une livre ; c'est une donnée, mais je n'savons pas être dur avec un gentleman.

— Vous perdez votre peine, mon cher ; je n'ai pas besoin de votre cochon, je vous le répète. Prétendez-vous me le faire acheter bon gré mal gré ?

— Dieu vous bénisse, m'sieu, Dieu vous bénisse ! C'est quasi pour rien que j'vous le laissons. Reste donc tranquille, la créature ! C'es pas à plaindre tu vas entrer dans

une fière maison, et c'est un plaisir d'avoir affaire à l'honorable gentleman anglais. Il n'est pas comme ces vilains Irlandais qui vous enlèvent l'dessus d'un mauvais schelling, et payent leurs dettes avec le reste. J'vas l'mener à la grande maison là-bas, Vot' Honneur ; l'porteur m'laissera ben entrer.

— Sur ma foi, la plaisanterie est bonne, dit le gentleman, cédant à l'importunité ; vous me forcez d'acheter ce dont je n'ai pas besoin.

— Vous en aurez besoin d'ben d'autres si, comme je l'espérons, Dieu vous prête une longue vie. Viens, la créature, viens ; tu peux ben dire que t'as du bonheur ! tu s'ras si ben ici avec Son Honneur, qu'avant peu tu n'te reconnaîtras pas toi-même, plaise au ciel !

Il se mit aussitôt à conduire sa bête vers la maison d'un air de simplicité qui en aurait imposé au plus fin. Lorsqu'il y arriva, le propriétaire l'y avait devancé, ayant pris un sentier qui abrégait la distance, et disait à sa femme :

— Ma chère, venez voir l'acquisition qu'un Irlandais m'a positivement forcée de faire. Cet homme est bien le plus grand niais que j'aie jamais vu.

La curiosité de la femme fut plus facile à exciter que celle du mari. Elle était avec quelques dames qui lui faisaient visite : elles vinrent toutes pour se divertir aux dépens de l'Irlandais.

— George, mon ami, est-ce que le cochon aussi vient d'Irlande ?

— Je ne sais pas, ma chère ; mais je le croirais à sa maigreur.

— Dites-moi, quel est votre nom ? demanda la dame.

— Phadrumshagh Corfuffle, sauf Vot' Honneur : mon père portait le même nom. Tiens toi donc ! ne peux-tu pas rester tranquille, quand tu me vois en conversation avec la beauté du monde.

— Ce pauvre homme ! il n'est pas aussi sauvage que j'aurais cru.

— Oui vraiment, il est plus apprivoisé que je ne m'y attendais, dit un bel esprit femelle.

— Où avez-vous eu ce cochon ? et comment se fit-il que vous ayez à le vendre si loin de chez vous ?

— Il n'est pas à vendre, madame, répliqua Phil, éludant la première question. Le maître que voici, — que Dieu l'bénisse et vous l'conserva, madame ! c'est lui qu'a su se choisir une femme, et qu'est ben digne d'en avoir une pareille ! et d'avoir toute une maisonnée de beaux enfants ! Et pourquoi pas ? c'est ben dans les décrets de la Providence, étant tous les deux si beaux !

— Le maître m'a acheté une livre, Vot' Seigneurie, et son bon plaisir en son, et maintenant j'attendons qu'on me paye.

(La fin au prochain numéro.)